

Ce que les journaux disent et ne disent pas

Etienne BRUNEAU

Les apiculteurs ont la vie de plus en plus dure. En septembre dernier, le professeur Éric Haubruge, responsable de l'unité d'Entomologie de la faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux, convoquait les journalistes pour leur présenter les résultats intermédiaires de l'étude qu'il mène sur le dépérissement des abeilles. Le lendemain, des journaux désignaient les apiculteurs comme les principaux responsables de la mort des abeilles. Même si les résultats préliminaires de l'étude indiquent clairement que le volet « pesticides » n'a pas encore été complètement dépouillé, ce sont la varroase et les produits de traitement utilisés dans les ruches qui focalisent les soupçons. Et puisque voici une réponse plutôt que des questions, ce message de culpabilité a fait le tour de l'Europe, non sans conséquences.

LA VARROASE ? NON, UNE NOSÉMOSE...

En Espagne, le coupable du dépérissement des colonies semble être différent. Là-bas, on parle d'un protozoaire qui s'attaque au système digestif de l'abeille. La nosérose ? Oui, mais pas celle que l'on connaît bien, avec ses symptômes de diarrhée. On parle ici de *Nosema ceranae*, une nosérose sèche mise en évidence par Ingemar Fries voici quelques années sur *Apis cerana*. Une fois encore, c'est par la voie de la presse que l'information est communiquée. Les symptômes ne sont pas bien connus mais au départ de l'hypothèse que ce parasite pourrait expliquer en partie le phénomène de dépérissement, on établit une certitude et on va jusqu'à préconiser des traitements antibiotiques préventifs. Ce n'est certes pas la firme qui commercialise la fumagiline en Espagne qui va s'en plaindre. On sait pourtant que ce produit, qui n'a pas d'autorisation officielle, ne permet pas d'enrayer la maladie et risque de ternir l'image du miel.

CHUT, VOICI LE PONCHO®

Du côté des produits insecticides, la discrétion est désormais de mise. C'est presque par hasard que l'on découvre que le ministère de l'Agriculture français va très probablement autoriser en procédure d'urgence l'utilisation de la clothianidine (une molécule très apparentée à l'imidaclopride), commercialisée sous le nom de PONCHO®. La raison invoquée est de sauver les maïsiculteurs français de la crise dans laquelle les ont plongés les apiculteurs suite à l'interdiction d'utilisation de l'imidaclopride (GAUCHO®) et du fipronil (REGENT®) sur maïs. Pourtant, dans ce dossier, les informations fournies semblent insuffisantes pour caractériser le danger réel pour les abeilles. De plus, ce produit semble encore plus systémique que l'imidaclopride et plus persistant dans les sols. Comme le dit un apiculteur français : « On a l'impression de retourner au point de départ. C'est comme si ces dix dernières années n'avaient servi à rien ».

UNE PRESSE D'INVESTIGATION PLUTÔT QUE DE SENSATION

De récentes études scientifiques confirment pourtant les craintes des apiculteurs. Mais ici, la presse est absente car seuls des réseaux bien informés ont connaissance de tous les éléments du dossier. Ces travaux montrent que l'on retrouve tant du fipronil que de l'imidaclopride dans le pollen des plantes dont les semences ont été traitées, à des doses qui peuvent avoir un impact négatif sur les abeilles. Elles mettent également en évidence que le fipronil peut se retrouver dans les cultures qui suivent les cultures traitées. Scientifiquement, on ne peut pas directement lier ces résultats à l'ampleur du phénomène de dépérissement. Par contre, on peut certainement émettre l'hypothèse que ces produits peuvent y contribuer. Dans le contexte de l'introduction probable du PONCHO®, peut-on accepter que des organismes officiels puissent ne pas tenir compte de l'expérience acquise au travers des études réalisées sur les produits systémiques neurotoxiques ? Faudra-t-il en conclure qu'ils privilégient des aspects économiques face à une alerte environnementale particulièrement inquiétante ?

Étienne Bruneau,
administrateur délégué